

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque fait à Bade, Rastadt et Karlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 24. Rastadt

[urn:nbn:de:bsz:31-301015](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-301015)

Chapitre 24, Rastadt.

Rastadt ! qui ce nom a un retentissement lugubre dans le cœur d'un Français, qui sous approche la pensée de celle d'une dépe. Genève, pour souvenir de crime et de mort vous traverse l'esprit, comme un fer rouge qui vous traverserait les entrailles ; car c'est au sortir de Rastadt, à neuf heures du soir, à cinquante pas de cette ville que les plénipotentiaires de la république française, Jean Debry, Bernier, d'Arcu, et Roberjot furent assassinés, le 9 floréal an 7 (28 avril 1799) par les hussards de Szekless, aux yeux de leurs femmes et de leurs enfans. On montre encore l'arbre fatal qui servit de point de réunion aux assassins. Cet acte révolta au plus haut degré la loyauté allemande. Les presque unanimité des habitans

De Rastatt, en versant des pleurs sur ce forfait, l'a conduit
 de toute l'exécration qu'il mérito. ainsi s'exprime Jean
 Hebray, le seul qui pût se sauver en contrefaisant la
 mort, après avoir reçu plusieurs blessures. Charles Frédéric
 I^{er}, Margrave régnant alors, pénétré d'indignation fit
 faire une information judiciaire, mais on ne pût
 découvrir par qui un tel massacre avoit été ordonné. Un
 monument placé à peu de distance de la ville, sur la
 route de Rastatt, à Strasbourg, est destiné à rappeler
 ce forfait à la mémoire des générations à venir et à
 faire jurer les coupables une exécution éternelle.

De Bâle à Rastatt, c'est par
 la rive au tombeau. Cette petite ville, quoique silencieuse
 dans une contrée délicieuse, sur les bords de cette
 Rhin, qui nous avons vu si animée, si capricieuse,
 si romantique, avec un beau château qui lui offre des
 jardins pour promenade, des larges rues alignées, comme
 les cordes d'une harpe, est cependant d'une tristesse, d'une
 abandon, qui glace, malgré lui, le voyageur qui la traverse.

Il semble qu'elle porte encore l'impression du Crime dont
 on l'a chargée: est du seuil de nos séjours. Cependant
 deux mille cinq-cent ans sont enfoncés dans ce petit
 espace, mais on ne sait si elles y sont vivantes, et
 l'on doute si c'est un sépulchre ou l'habitation
 d'êtres animés. Rien n'y circule, et il semble que les
 solitaires qui veillent à la porte d'entrée, y aient été
 placés comme à la garde d'un tombeau. Elle a
 cependant sa célébrité, deux fameux crimes et un
 assassinat, la signalent à la postérité. Elle travaille
 l'acier et ses fabriques de tabatières en pâte de papier,
 lui ont acquis une réputation méritée parmi tous ceux
 qui en Allemagne ont le bonheur de posséder un nez
 à tabac.

Rastatt qui fut autrefois la résidence de la
 branche aînée de Bade, n'a de curieux pour les
 étrangers que son château; mais il mérite qu'on s'y
 arrête. Il fut bâti par le Célèbre Louis-Guillaume 1^{er}
 de la branche de Bade-Baden, Margrave de Bade,

de Wöckberg, seigneur de Kbel et de l'Ortenau, lieutenant général de l'Empire, le Comte-Schlag de notes. sa femme de la famille, le mari de la tenon Sibylle, qui commanda en chef les armées de l'Empire, battit les Turcs à Salankemen en Hongrie le 19 avril 1691, fut battu à Friedelingen par le marquis de Villars, le 14 octobre 1702, ce qui valut à celui-ci le bâton de Maréchal de France, fut construit sans la campagne de 1703 les fameuses lignes de Stollhoffen, qui s'étendaient depuis la forêt noire par Bühl, Stollhoffen, jusqu'à Stillebourg sur le Rhin, ouvrage qui se sentit invincible, mais qui fut entièrement pris par le même Villars le 22 Mai 1707, sur le margrave de Bayreuth. Il mourut le 14 Janvier de cette même année 1707, avec la réputation de meilleur général de l'Empire, et fut enterré à Bâle dans l'église St Pierre, où nous avons admiré son tombeau.

Le château de Pfaffst est moderne, nous avons quitté ces châteaux féodaux d'une époque de guerre.

et de brigandages; nous voilà arrivés à un temps, où
 le pouvoir d'un seul prévaut sur l'anarchie sanglante
 de quelques-uns, où la monarchie succède à la
 féodalité; où la Société est réglée par des lois, et
 non par des passions; où l'humanité développe ses
 facultés sous la protection d'un pouvoir tutélaire, et
 n'est plus contrainte par l'oppression d'une tyrannie
 odieuse. Les habitations des princes se ressentent de ce
 changement arrivés dans le système social; et varient
 comme lui. Leur emplacement n'est plus sur les
 points inabordable de quelques rochers, qui en faisaient
 la force, mais sur d'agréables collines, au milieu
 de riants prairies, dans des sites pittoresques qui
 les embellissent. On ne cherche plus en eux cette
 puissance d'action qui les faisait craindre, mais ce
 charme d'une douce et heureuse existence qui les fait
 aimer. Des ponts-levis, des bastions, des machicoulis, n'en
 dépendent plus l'entrée, ils ne sont plus fermés qu'à
 l'ennemi, et ce n'est plus lui qui s'exerce sur les

rivalités des grands, mais près du monarque ou qui se
résume l'unité de la puissance et qui les retient près de
lui par des chaînes d'or.

Mais rien n'est stationnaire sous le ciel, et dans
l'ordre moral comme dans l'ordre physique, chaque
fait est en même temps créé et créateur. Le système
monastique lui-même ne cédait pas, sans modification,
à la progression des idées. Le peuple avait trouvé son
affranchissement dans le triomphe du pouvoir d'un
seul sur celui de plusieurs, mais alors se trouva
en présence ce pouvoir d'un seul contre la force de
tous le pouvoir monastique, avec son prestige, ses
lois, la force matériel qui le soutient, et la puissance
du peuple, avec sa masse écrasante, sa lumière
croissante, et la volonté irrésistible. Bientôt il
sentit ce qu'il était et ce qu'il pouvait être; il
voulut donc être quelque chose et entrer en partage
du pouvoir; ses efforts pour l'obtenir furent des
révolutions sanglantes et se résument enfin dans

le régime constitutionnel, mélange pénible de la
puissance d'un seul et du pouvoir de tous, vers
lequel marche d'un pas inégal, mais certain, tous
les états modernes de l'Europe.

(De même que les châteaux féodaux devaient
être détruits avec le système auquel ils se rapportaient,
de même furent détruits les châteaux monarchiques
avec le régime dont ils étoient l'expression. Ils devinrent
des usines, des fabriques, des manufactures, des
établissements d'utilité publique, ou enfin des propriétés
communales. Voilà, comme la nature et les destinées
des châteaux nous retracent l'histoire de la société
civile, depuis le moyen âge jusqu'à nous.

Voilà ce que l'on a vu dans le pays de Bade
comme en France. Le château de Nastatt, bâti par
un de ses princes, est devenu propriété de la ville.
Elle en conserve une partie comme musée, elle loue le
reste à des particuliers.

Mais donnons une description de ces châteaux et de

qu'il se forme. Il est bâti sur trois côtés d'une vaste
 cours carrée, dont le quatrième est soutenu par un mur de
 terrasse pour lui donner son niveau. Le corps de bâtiment
 du fond, est surmonté d'un grand Jupiter doré armé de
 la foudre et auquel on a donné l'air bien méchant. On
 se demande ce que Jupiter fait là, et qu'à-t-il
 envie de foudroyer, si ce n'est de son éclat les yeux
 qui le regardent, car il est éblouissant. De vastes jardins
 l'entourent et servent de promenade publique à la
 petite ville. Le Château forme sur le derrière de perspective
 à la route qui vient de Carlsruhe, depuis que Bonaparte
 général de la république française, pendant le court
 séjour qu'il fit à Rastatt on fit changer la direction,
 et l'homme portait partout l'activité de son génie et
 la puissance de sa volonté.

Nous pénétrons dans le château, Une dame
 nous en fait les honneurs. Elle a l'aimable politesse
 de parler Français. Il est à remarquer que nous
 n'avons obtenu cette faveur que des femmes préjodées.

à la garde des châteaux et à la conduite des
étrangers. Il y aurait-il donc dans la nature des
femmes, une conformation spéciale qui les dispose à
tous les avantages qui se rattachent à la faculté
du langage? Je ne sais, mais il est certain que parlant
chez les étrangers, le nombre des femmes qui parlent
plusieurs langues l'emporte sur celui des hommes. À
Paris nos Français, pour la plupart, se contentent de la
leur, soit qu'ils pensent que, lorsque le ciel les a fait
naître avec bonheur, pour s'exprimer en Français, ils
n'ont pas besoin d'une autre langue pour dire mieux,
soit que l'usage d'une langue étrangère soit pour elles
chose toute nouvelle et qui ne va pas le plus souvent à
la tournure de leur esprit vif, léger et insouciant. Néanmoins
lorsqu'elles s'y livrent, elles font de rapides progrès qui
viennent plutôt de l'instinct que de l'intelligence.
C'est ce qui fait conclure que les femmes ont une
merveilleuse faculté de langage.

On voit bel escalier nous conduit aux appartements

Sur toute la salle visible aux étrangers. Les premières salles
 sont consacrées à une exposition de tablettes, la plupart
 sur bois et fort anciens. Dans l'une de ces salles le Margrave
 Louis Guillaume a eu l'heureuse idée de réunir un grand
 nombre d'objets enlevés par lui sur les lieux de la
 bataille de Salenkomen. Ce sont des fusils de diverses
 formes, des sabres de grand prix, des poignards, des
 yatagans, des queues de cheval, rouges et blanches, des
 enseignes de pachas qui commandaient l'armée, des
 grand deigners, des baches d'armes, des piques, des
 cottes de mailles, des boucliers, arbalètes, drapeaux,
 limballes, bonnets de Janissaires, selles, brides et brouettes
 de cheval, tapis de tenture d'une grande beauté. On y
 voit aussi l'épée et l'armure que portait le
 Margrave le jour de la bataille; c'étaient encore un reste
 de l'ancienne armure des guerriers du moyen-âge. Tous
 ces objets sont renfermés dans des armoires vitrées qui
 entourent la salle.

A la suite de ce petit musée triomphal, on voit

une petite pièce fort jolie et entièrement bûchée en
tableaux de laque de Chine.

Notre guide nous conduisit ensuite dans une pièce plus
petite encore et nous dit en y entrant, u c'est là que le
Maréchal de Villart et le prince Eugène signèrent une
paix de paix entre la France et l'Empire, le 6 Mars
1718. Six jours sur dix, c'est dans cet étroit espace que
se décidait le sort de l'Europe (non u) c'est aujourd'hui
le musée des gravures.

Le goût de la princesse Sibylle avoit pénétré
jusqu'au dans le château de Son mari. Nous avons vu
dans sa chambre, jusqu'au où elle portoit la préférence
pour les chineries les plus bizarres, les petites miroirs,
et la fayence bleue; tout cela se trouve encore en partie mis
dans un petit Salon du château de Pfaffers. On y
voit des vases et des magots chinois, des statuettes en
porcelaine de Saxe, de la fayence bleue et des petites miroirs.

Notre cicéron aborde avec une sorte de respect
religieux la pièce qui suit la précédente, elle nous dit

d'un voix solennel, et y ajoutant: « Ici, couche l'empereur
 « Neapoléon. Cette voix pénétrée de comme éouffée sous la poix
 d'un grand deuil, et de sol jaais foule par le grand homme
 et comme sanctifiée par l'impression de sa par, vint
 saisir mon esprit et lui rebatit cette destinée de haute,
 que je contemplai autrefois entourée de la brillante
 auréole, tout à part si immense de gloire. Je fus perdu
 involontairement à un mouvement instinctif d'enthousiasme
 que j'exprimai en me découvrant et m'écriant: honneur
 au grand homme, honneur aux grandes choses! con ma
 Neapoléon lui-même en présence du tombeau du grand
 Frédéric. (note 12.)

Cette chambre est ornée de portraits du Margrave
 Louis Guillaume, de celui de Sibylle sa femme et de
 Charlotte-Elisabeth de Bavière sa fille, surnommée la
 Salotière, qui épousa en secondes noces Maximilien frère de
 Louis XIV et fut mère du régent. Voici les singuliers portraits
 que Mead^r de Cseque fit de cette princesse dans son
 deuil, n'était, dit-elle, une figure de femme de

« Soies, courtes, larges et colorées; peu de nez, point de menton
 « la pommettes rouges, les yeux noirs sans éclat; risante de
 « bouge à la bière et de bouffé de la; usant d'un indigne
 « ragoût de choux fermentés qu'elle se faisait envoyer du
 « Palatinat, et qui chaque fois qu'elle en mangeait
 « répandait la plus puante odeur dans toute son quartier
 « du Château. Voici le costume qu'elle portait dans une
 « visite qu'elle fit à M^{lle} de Maintenon. Elle était
 « fagotée comme une amazone, avec un pourpoint
 « d'homme en draps, galonné sur toutes les coutures;
 « elle avait la jupe attachée, la penouque en trois modes,
 « comme elle du roi, avec un chapeau tout semblable à
 « celui de Sa majesté. Cette vilaine alliance royale, avait
 « les pieds dans des bottes de cuir fait à la main. Elle
 « était mal taillée, mal tournée, mal disposée, cent
 « tout le monde.

Sur cette elle faisait elle même bon marché de sa
 personne. Voici comme elle se peint dans ses mémoires:
 Il faut bien que je sois laide; je n'ai point de traits,

« Des petites yeux, un nez court et gros, Des lèvres longues et plates,
 tout cela se peut former une physionomie; j'ai de grandes
 joues pendantes et un grand visage. Cependant j'ai des très-
 petites de taille, courte et grosse, comme totale, j'ai eu
 vraiment un petit lairon. On ne trouvait probablement
 pas sur terre des mains plus vilaines que les miennes.
 je ne mange de soupe que celle qui est accommodée au lait
 à la bière ou au vin. . . j'en ai jamais eue des manières
 françaises. Dans ma jeunesse j'aimais ^{mon} les épices, les
 fécules que les poux.

Cette princesse devait être apparemment un terrible
 contraste au milieu de cette cour élégante et délicate
 de Louis XIV. Mais s'on vient la grande cotière de
 Mad^{me} de Créqui contre cette vilaine allée royale, comme
 elle la nomme? De ce que l'altière trouve peu d'esprit à
 Mad^{me} de Froulay de Bassé, qui devenue la marquise
 de Créqui, de Beumont, de Canaples, &c. ne lui
 pardonna jamais. Mais il n'y avait rien de vrai dans ce
 que ces deux dames disaient l'une de l'autre. Mad^{me} de

Criqui avait beaucoup, et Elisabeth de Bavière avait des qualités très-estimables, selon les bons abbés de St. Pierre. Elle privait, dit-il, était respectable par son courage et ses promesses; haultaine seulement avec les grands; Elle se fit aimer par son caractère doux, affable, compatissant et généreux. Elle ne cessait de gémir sur les dérangements de son fils et de sa petite fille, les fameuses Duchesses de Berry. Elle mourut le 8 décembre 1788. L'historien Duclot nous a transmis l'épithète fort injurieuse pour le régent, qui la méritait bien d'ailleurs, qui la mécontents d'alors lui présente. Cy-gite l'oisiveté.

et nous arrêtons pas dans les deux pièces suivantes, elles sont cependant tenues en la possession des Gobelins, mais Kellin, quoiqu'admirable d'exécution, le tenu en a fait grâtie les couleurs. Regardant et seulement dans l'une d'elles, le portrait du prince Auguste-George, fils de Sully, mort en 1771, dernier Margrave catholique de la branche de Baden-Baden; qui n'ayant pas eu d'enfant, laissa la souveraineté à

Charles - Frédéric de la branche de Baden - Souverain. Il lui
 réunis tout les biens de deux maisons, devint électeur en
 1802 par la grâce de Napoléon, grand - Duc en 1805,
 mourut en 1818 et fut enterré à Spöckstein, dans un
 laid cimetière sans autres honneurs que son nom et son portrait.
 Nous arrivons à la vaste et belle salle où se réunirent
 réunis les ministres, ambassadeurs, plénipotentiaires de la
 France et de toutes les souverainetés de l'Allemagne, au
 nombre de soixante - six sept membres, et où se tinrent
 les conférences de ce fameux congrès de 1797 à 1799.
 devenu si fatal à nos plénipotentiaires. Elle est ornée de
 tous les portraits des ducs catholiques de la maison de
 Bade et de ceux des ancêtres de la princesse Sibylle,
 depuis Christophe I. Duc de Saxe - Weimbourg, mort
 en 1587, jusqu'à Julius - Franz, mort en 1687 et
 Léonora sa femme, morte en 1688, père et mère de Sibylle.
 Voici Sibylle elle-même et toute sa famille sur la même
 table, son mari et ses deux enfants, Louis - Georges et
 Auguste - Georges. Louis - George est aussi en tête de la

même. Elle est représentée avec deux enfans, morte à un bas âge, laissant le Duché à leur oncle Auguste George.

Comme ces belles sont l'ornementation n'a rien de remarquable, n'offrent à la curiosité des étrangers que la vue des portraits qui les entourent. Mais ces illustres morts, portant chacune les costumes de leurs époques, parlent bien plus à la science d'un antiquaire qu'au goût de l'homme du monde. Celui-ci passera devant eux, aussi indifférent à leur visage qu'à ceux qu'il rencontre. Dans une promenade, et ne cherchera par, même à leur appliquer la science des Fall et des Savates, pour peu qu'il en connaît quelques principes. Leur répétition monotone, n'aura bientôt plus d'attrait pour lui et l'ennui viendra bientôt l'avertir qu'il se fatigue beaucoup plus qu'il ne s'amuse. Mais, quoiqu'il en aie, il y est engagé, et fera lui-même de passer dans la pièce suivante, où il trouvera la suite des portraits des Ducs de Bade. Elle de la famille de Haringen, commençant par celui de

Charles, grand duc de Bade, duc de Saxe-Weimar, Landgrave
 de Hesse-Cassel, comte de Hanau, etc. mort en 1818, inhumé à
 Sferzheim, qui succéda à son grand père, Charles-Frédéric.
 Margriete de Bade, Electrice en 1802, grand duc en 1809,
 décédée en 1811, inhumée aussi à Sferzheim, son père.
 Charles-Louis prince héréditaire de Bade, mort dans un
 voyage qu'il fit en Russie et en Suisse, en 1801, avant
 d'avoir goûté les douceurs du pouvoir ducal. C'est à ce
 prince Charles que Napoléon emprunt, donna en mariage
 Stéphanie Sapogine, nièce de Joséphine, qui en recevant
 le baptême impérial, s'appella Stéphanie napoléon. Ce
 mariage se fit au château le 8 avril 1806, la bénédiction
 nuptiale fut donnée par le cardinal Copraro, légat à
 Latere, en France. Il ne passa point sur cette terre
 sans utilité pour son pays; il lui donna en 1818 une
 constitution adaptée aux besoins et aux lumières de
 l'époque et mérita la même amitié. De son mariage
 avec Stéphanie Napoléon, il ne resta que deux filles.
 Sa mort fut malvue à domes lieux et des bruits

auxquels manquent le degré de castité nécessaire
 pour les faire recueillir par l'histoire, bien qu'ils
 aient trouvé une sorte de créance dans le pays que
 l'isolement dans lequel vit la princesse Stéphanie, &c.
 la cour de Bade semble justifier. Cette princesse a
 fixé sa résidence à Manheim. Quoiqu'il en soit,
 à défaut d'héritiers mâles, son père immédia de Charles
 lui succéda sans avoir été marié; Léopold, né en 1790,
 troisième fils de Charles-Frédéric, succéda à Louis
 et règne aujourd'hui. Voilà ce que m'ont appris les
 portraits, ai-je de ma conductrice qui leur devoit sa
 franchise.

Dans la chambre à coucher qui suit on ne peut voir
 sans effroi le portrait en pied, de cet affreux Saul 1^{er} empereur
 de Ruffie placé, comme contrastes sans doute, entre la belle
 et noble figure de sa mère, et celle de Maximilien de Cassel.
 Voilà ce nez crochu et relevé, qui semble fuir à une grande
 distance cette bouche immense. Voilà ces pommettes
 saillantes (type spécial) de la race sauvage des Kaloukts.

voilà ces grands yeux noirs enfoncés dans leurs orbites, d'où
 s'élança le regard farouche d'un tyran cruel et insensé. Le
 grand cathacate étoit là dans un long et large habit bleu
 galonné, retenu sur ses pans par une ceinture, il étoit coiffé
 d'un chapeau à la Flérick, orné d'une plume blanche
 qui en entourait la forme: il avoit une haute corne à la
 main et semble marcher... etc, fuyons! s'il nous en
 attrapait... je me mets en fuite (note 13)

Nous voici plus loin, en présence des portraits
 en pied de quatre chevaliers pris par le Margrave
 Louis Guillaume, à la bataille de Valenkenens. Le prince
 les envoya à sa femme Sibylle, qui en fit des dames
 d'honneur, après toute fois, en avoir fait de bonnes catholiques.
 Elles sont jeunes, mais n'ont rien de remarquablement beau,
 que leurs grands yeux noirs fous en amande, à l'oriental,

Enfin nous allons en finir avec les portraits et
 dans une petite pièce bien reculée, ceux de Sibylle et de
 sa fille, en traversant la série. Sibylle est représentée dans
 son costume de reine. C'étoit une grande Allemande aux

blonds cheveux, à l'œil tendre, aux lèvres blanc et rose,
 à la taille élancée, aux manières nobles et allées, son
 regard incertain semble annoncer un sentiment d'inquiétude
 au moment d'écarter la vie et son avenir naissant. Ses
 ce portrait est celui de sa fille Charlotte, baronne de Palatine,
 la grosse mangeuse de choux croutés de M^{me} de Créqui.
 Je n'ai vu ou elle qu'une femme grosse, noire, blanche et
 fraîche, à l'œil noir et bien fermé, mais avec une
 paupière tombante. Comment quelque chose d'éteint et
 de peu animé. Elle tient assis sur son bras, à l'âge
 de quelques mois, son fils Philippe II, duc d'Orléans, qui
 fut régent de France à la mort de Louis XV (1715). Bien
 n'a vu ses talents remarquables pour la guerre et
 l'administration, pour les arts, la musique, la peinture, la
 gravure, et qui cependant n'est arrivé jusqu'à nous, que
 par la célébrité de son débauché.

Après avoir ainsi parcouru la galerie numismatique
 de toute les alliances Bourbon, notre Circulaire nous fit
 passer dans la grande salle des Ceps. La sixième quatorze

lites envenimées de ces innocentes victimes. Ses plaintes
féroces du prince Louis et de ses fils, sortent des murs de
cette salle, armées des bûes sanglantes, dont elles étaient
ornées, quand elles peuplaient les forêts d'alentour.

De tous temps les hommes se sont livrés avec passion
au noble plaisir de la chasse. Dans l'antiquité, aux temps
fabuleux, les Dieux s'en occupaient, Hécule tua le lion de
Némée, détruit les oiseaux du lac de Olympale en arcades,
prend vivants le sanglier de la forêt de Solymanthe; Chiron est
instruit par Apollon, Artos et Sillus s'élevèrent les chevaux et
les chiens à la cour du Cef. L'écrivain sainte nous
représente Nécorod, petite fille de Nôis comme un grand
chasseur, chez les grecs, Ulisse est blessé par un sanglier;
chez les Romains, Scipion, Sempius chassent quand ils
ne combattent pas. Les uns et les autres consacrèrent la
chasse à l'épervier et au faucon, si fort du goût de nos
grandes Dames d'autrefois. La chasse était libre alors comme
elle est encore aux milieux des forêts de l'Amérique; elle le
fut un jour dans les commencements de la monarchie,

mais elle cessa de l'être lorsque les gibiers diminuaient
 sensiblement, et un grand besoin vint à sa conservation...
 Elle fut réservée à l'amusement de nos seuls Seigneurs
 féroces et mise sous l'invocation d'un élan du Paradis ;
 S^t Hubert fut le patron des chasseurs. Les forêts
 retentissaient alors de son sus sus, du braillement des
 chevreuils, de l'aboïement des chiens, du fanfouillage, les
 cris des chasseurs, tout ce fracas, tout ce mouvement
 auxquels assistaient les dames châtelaines, dont l'une
 recueillait l'homme, de porter le dernier coup à ce pauvre
 animal, qui après avoir été épuisé de force et de courage,
 demandait merci par ses larmes et ses tendres regards,
 à la main impitoyable qui allait terminer sa vie. Ses
 larmes, les dispositions savantes, les pièges, toute cette
 image de la guerre, compassaient certainement le
 civetissement le plus singulier de ces héros dont le cœur
 de la vie se passait bristement dans l'étolement du
 monde sur la pointe aigue d'un rocher et au milieu de
 profondes forêts et peuplées d'animaux sauvages.

De cette dalle, que l'on peut appeler le campo Cerro du
 château, nous descendes conduit à l'escalier de la tour, qui
 mène au Belvédère. Jamais le nom de Del Vedore n'a
 mieux été donné. Ici se développe un panorama magique,
 immense d'étendue et de beauté, la joie des yeux, le
 ravissement de l'âme. Ici à l'Est et à l'Ouest il est borné
 par les montagnes de la forêt noire et des Vosges, au
 nord et au midi, il n'a de limites que le ciel, comme
 l'Océan, et entre lui et nous tout le luxe d'une nature
 splendide et prodigieuse de l'exès de ses ornemens les plus
 riches et les plus variés.

Nous terminons la visite du château par la chapelle
 d'Isabelle, dernier asile de la prisonnière sibylline. C'est là
 qu'elle a son tombeau; c'est là qu'a fini cette vie de
 femmes, mélange contrasté de tous les plaisirs où peut
 conduire l'entraînement d'un cœur sensible et les expiations
 d'une âme que la religion avait frappée de sa toute
 puissance. Elle semble encore appeler sur elle la miséricorde
 humaine par ces dernières et mélancoliques paroles qu'elle

jeter ses fûts de son tombeau à Briz pour la pauvre pêcheuse, les vœux qu'elle a consenti que l'on place sur la pierre qui la recouvre, comme si elle n'avait plus qu'un mot à dire au monde et que ce mot fut un cri de pitié et de miséricorde. Ce dernier élan de repentir a quelques chose de triste et d'attendrissant, on n'ose plus blâmer une pauvre créature qui se repent avec tant d'amertume, une prisonnière qui humilie son sang, sa fièvre, ses naissances, devant le dieux qu'elle demande à chacun pour détourner la colère céleste qu'elle redoute. Bien des cœurs repentants, lui doit être clarifiés!

Les portraits rapprochés de Sibylle et de Catherine la grande nous ont amenés naturellement à comparer ces deux femmes l'une à l'autre. Le caractère de Sibylle nous a paru plus pratique, plus lié à l'existence et passionné, celui de Catherine plus idéal, plus tourné vers les pensées de gloire et de grandeur. Catherine fut un grand homme dans sa vie et dans ses vœux, Sibylle fut une femme complète, énergique dans ses passions, plus

énergiques sans la pénitence. L'une est la gloire d'un
 grand empire, qu'elle porte au grand, l'autre
 est l'ornement d'une petite cour, qu'elle anime par les
 plaisirs. Chacun sur son théâtre remplit complètement
 sa destinée.

Les Silences des tombeaux, le souvenir de nos régules
 égorgés, l'image de Napoléon grand et malheureux, la
 voix de Sibylle criant miséricorde au fond de son égérie,
 toutes ces impressions de ténés sombres et lugubres,
 nous avants ébranlés, cessés l'âme, abattu l'esprit;
 nous quittons Prostest, comme on sort d'une cérémonie
 funèbre.